

Chap. 5

On avait convoqué Isabelle Beck et Arthur Ehos le lendemain matin à 8h. Ils étaient parfaitement au rendez-vous, avez été chacun installé dans une salle d'interrogatoire lorsque Philippe arriva. Alicia, Victor et Max le regardèrent plutôt surpris. Il était en retard et ça ne lui ressemblait pas. Il avait passé toute la nuit à tenter de trouver une brèche dans le dossier de Madison Parks, mais n'avait absolument rien trouver. Tout comme il n'avait pas trouver le sommeil au moment de se coucher. Du coup, il était resté éveillé toute la nuit, et n'avait réussi à somnoler que sur le matin. Il s'était réveillé à la bourre, ce qui expliquait le retard. Il enleva sa veste, demanda si les témoins étaient là, et envoya Victor interrogé Arthur Ehos. Lui alla voir Isabelle Beck. Il interdit à Alicia de mettre les pieds dans une des salles d'interrogatoire.

Il s'installa en face d'Isabelle, qui se tenait droite et fière sur sa chaise. Il la salua gentiment, lui répondit, demandant ce qui lui avait valut ce rendez-vous matinal. Philippe lui expliqua qu'il s'agissait d'une routine, juste un contrôle pour vérifier que Madison Parks ne mentait pas. Isabelle se détendit soudain, et répondit sans rechigner à chacune des questions posées. A la demande de Philippe Delacours, elle raconta la soirée de la veille, annonçant qu'elle avait quitté l'entrepôt vers 21h45, accompagnée de Madison Parks - qui ne l'avait pas quitté -, et du jeune Arthur. Ils avaient badgé à l'entrée des vestiaires, avaient pris leur temps pour se changer, et c'était tout trois retrouvés dehors, dans la cours de l'entreprise. Après quoi elle était montée dans la voiture de son mari, venu la chercher, Arthur était parti dans la rue Léon Jouhaux, et Madison dans une ruelle juste en face de l'entrepôt. Il était 22h et ne s'étaient pas revu depuis.

Du côté de Victor Louvy, on en tira les mêmes conclusions. La version d'Arthur concordait parfaitement avec celles de Madison et Isabelle. Les trois versions étaient tellement accordées, au mot près, qu'on eut du mal à se dire qu'ils racontaient la vérité. Philippe demanda à Max d'essayer de trouver quelque chose pendant qu'ils continuaient les interrogatoires. Alicia fut autorisée à interroger Arthur Ehos, pour plus d'efficacité. Au niveau des questionnements, rien. Personne ne put en apprendre plus qu'une autre, ils n'avaient aucuns détails à donner. Isabelle Beck fit remarqué qu'il y avait des caméras de surveillance sur le mur d'enceinte, mais elles avaient été piratées, et coupées au moment des faits. On passa la journée à trouver des informations.

Max, quand à lui, fouillait sur internet à la recherche d'éléments nouveaux. Il allait perdre espoir quand, vers la fin de l'après-midi, il trouva une photographie sur Facebook. Un groupe de jeunes traînait dans les parages à l'heure de la sortie des trois ouvriers, et avait fait un selfie pour l'occasion, publier sur le mur d'une certaine Olivia Murrey. Elle avait identifié cinq autres personnes : Eléonore Martin, Léa Vannigueur, Steven Lonbardo, Anatole Paco et Mathilde Richard. En fouillant sur les murs des cinq jeunes, Max finit par trouver une vidéo, prise à l'heure exacte où Isabelle Beck, Arthur Ehos et Madison Parks sortaient du travail. On les voyait en fond sortir par le portail principal, se dire au revoir, et partir chacun de leur côté, comme ils l'avaient décrit. Il était précisément 22h. Aucun d'eux n'avait pu commettre le meurtre. Max appela Philippe et les autres, leur montra la vidéo, et les trois suspects furent relâchés dans l'instant. On en était donc revenu à la case départ : rien de rien.

Les semaines passèrent. On tassa encore une fois l'enquête. On avait cherché, cherché, et encore cherché, mais rien, une nouvelle fois. C'était assez rageant de se rendre compte qu'on se retrouvait, quoiqu'on fasse, face au mur. Il était depuis un moment question de laisser l'enquête en suspend, mais Philippe ne pouvait se résoudre à abandonner. Mais il devait se rendre à l'évidence, ses recherches ne menaient plus à rien. En parallèle, il laissait ses hommes bosser d'eux même sur les enquêtes qu'on envoyait à la Crim', partageant parfois une ou deux opinions sur les affaires en

cours. Pour tout dire, il n'était pas vraiment capable de se concentrer sur son affaire lorsque son équipe travaillait sur d'autres meurtres, alors bien plus simples à résoudre. Il s'était plusieurs fois laissé tenter par les enquêtes qui leur tombait dans les bras, ce qui lui permettait de souffler un peu. Mais l'enquête Madison Parks avait la fâcheuse tendance à revenir au galop, et il savait pertinemment que c'était loin d'être fini. Après tout ce qu'il avait pu voir comme affaires policières, il savait que jamais aucunes ne pouvaient se finir ainsi. Mais plus le temps passait, plus la solution semblait s'éloigner. Elle était pourtant bien là, quelque part.... Il se laissa le temps d'une dernière tentative auprès de Madison Parks avant de passer à autres choses, avant de mettre fin à ce chapitre et de reprendre les enquêtes classiques.

C'est un samedi soir qu'il décida de se rendre chez Madison. Il choisit de s'y rendre à pied, profitant ainsi de la vie de Paris. Il traversa les grandes artères de Pigalle, bondées de monde, nota les premiers flocons de l'hiver chutant au dessus de la grande capitale. Quand il arriva dans la petite impasse de Cité Pigalle, un calme surnaturel se fit entendre. Il comprenait pourquoi cette jeune femme avait trouver cet endroit si agréable pour vivre discrètement. Personne ne traînait le soir, dans la petite rue. La cohue de la rue voisine ne parvenait pas jusque là. C'était tranquille et paisible, et ça vous apaisé presque directement. Il salua la concierge à l'entrée de l'immeuble, qui passait un coup de balais tardif, et monta au troisième étage avant de toquer chez Madison.

La jeune femme était absorbée par Notre-Dame de Paris, le roman de Victor Hugo. Son intérêt pour le monument avait joué un rôle crucial quand au choix de sa ville de résidence, et la fascination qu'elle avait pour lui était sans égal. Les rares sorties qu'elle se risquait à faire en journée n'étaient que consacrées à l'analyse de l'architecture de l'énorme bâtisse. Elle regardait attentivement chaque gargouille, les décrivant dans un nombre impressionnant de carnets. Elle était en train d'achever sa lecture lorsqu'on toqua à la porte. Elle mâchouillait un bâtonnet de carotte et s'avança en traînant les pieds jusqu'au judas, pour y apercevoir le Commandant Philippe Delacours. Dans un premier temps, elle se mit à râler qu'on ne lui fichait pas la paix, même pendant ses jours de congés. Ensuite, elle se demanda qu'est ce qu'un flic pouvait bien faire devant sa porte à quasiment 19h, alors qu'en théorie, en bon fonctionnaire, ce mec ne devait plus travailler. Enfin, elle se résout à ouvrir la porte, plus par curiosité que par envie. Elle enleva la chaînette qui retenait la porte, et repartit s'installer rapidement sur son canapé, sans même saluer son visiteur. Philippe se permit d'entrer, un peu réticent, la salua, sans obtenir de réponse, et referma la porte. « *Vous comptez rester ?* » Madison n'avait pas lever les yeux sur lui, mais son ton était assez cinglant, bien que pointé d'une légère ironie. Oui, il comptait rester. Histoire de voir où pouvait mener une discussion hors travail avec cette jeune femme. Il resta cependant planté un long moment devant la porte d'entrée, ne sachant pas vraiment s'il pouvait se permettre de s'asseoir ou pas. Au bout de cinq minutes, Madison referma son livre et se dirigea vers la cuisine. Elle regarda Philippe en souriant. « *Vous n'allez tout de même pas rester là toute la soirée. Café ?* » Il acquiesça d'un mouvement de tête et commença à se détendre. Il regarda les nombreux carnets posés sur la table basse et sur le sol, les livres, la vaisselle en vrac...

- Désolée, je n'ai pas trop pour habitude de recevoir.
- J'avais remarqué.

Il lui sourit, et pour la première fois depuis leur rencontre, elle lui répondit. Elle posa deux tasses sur la table et empila ses livres et carnets dans un coin.

- C'est un peu froid comme endroit. Vous n'avez jamais pensé à décorer ?
- Je n'aime pas m'attacher aux choses.

Une étrange réponse. Philippe avait l'impression qu'elle se cachait plus qu'elle ne vivait. Cette remarque lui avait fait l'effet d'une pic qu'on lui plantait légèrement dans le bras. Il fronça les sourcils. Madison expliqua qu'elle ne s'attachait à rien. Elle n'avait pas – ou peu – d'amis, pas

d'animaux, pas d'objets auxquels elle tenait, pas de souvenirs, rien. Elle trouvait que c'est éléments ressemblaient à autant de faiblesses qu'un être humain puisse montrer. Et elle n'aimait pas montrer ses faiblesses. Philippe nota qu'elle n'avait pas non plus d'ordinateur ou de téléphone, portable ou fixe. Ce qui, dans une société comme la nôtre, pouvait vite devenir handicapant. Lorsque Madison se leva pour lui resservir du café, il décida de visiter brièvement l'appartement. Il remarqua la salle de bain tout près de l'entrée, à gauche, et un petit couloir donnant sur une pièce fermée et ce qui semblait être un cagibi. Puis il y avait la cuisine, le grand salon en forme de L, et une chambre au bout. C'était d'ailleurs dans cette seule pièce que se trouvait un cadre accroché au mur, une photo de Notre-Dame de Paris.

- Vous aimez Notre Dame ?
- Pourquoi dites vous ça ?
- La photo, dans la chambre.
- Ma venue ici n'est du qu'à ce bâtiment. Je pourrais passer des heures à le regarder.
- Vous l'avez déjà vu de nuit ?
- Non.
- Prenez votre appareil, on va faire un tour.

Madison le regarda de travers. Si elle n'avait pas l'habitude qu'on vienne la déranger chez elle, elle était encore moins habituée à ce qu'on lui propose de sortir. Elle tenta de sortir des excuses un peu bidon, auquel Philippe trouva des réponses rapides et efficaces. Du genre « *Vous m'avez dit aimer photographier Paris la nuit* ». « *La lumière est très belle ce soir* ». « *Je vais vous faire découvrir un peu la ville lumière* », et bien d'autres encore, et Madison ni trouvait pas de réponses. Alors elle prit son appareil, son manteau, et ils filèrent tout les deux vers l'Île de la Cité. Madison gardait son appareil photo à portée de main, tentant de capturer les diverses atmosphères de la ville. La neige recouvrait doucement les pavés de Paris, la foule se pressait dans les cafés, les bars. On vivait comme tous les soirs dans la ville, le froid rendant la foule plus excentrique. Chaque rue était un nouveau tableau, avec ses scènes de vies, ses ambiances lumineuses et sonores, parfois de légères brumes près des points d'eau, parfois des rafales de vents qui s'engouffraient dans les ruelles, parfois des nuées de flocons qui envahissaient le moindre espace...C'était agréable à voir et agréable à photographier. Le trajet se fit dans un premier temps silencieux. Madison ne savait pas quoi dire, et Philippe non plus. Ce n'est qu'au bout d'une bonne demi-heure de marche qu'il lui demanda d'où lui venait sa passion pour la photographie. Madison expliqua qu'elle appréciait figer les choses dans un moment qui lui évoquait un souvenir, une envie, un sentiment. Elle prit l'exemple de la ruelle extrêmement calme dans laquelle il se trouvait, en racontant que pour elle, cette rue était l'essence même du calme dans une ville. Cette architecture silencieuse, bercée par les flocons qui tombaient en grappe serrée, ces pavés blancs, cette absence continuelle, lui rappelaient ce besoin constant de calme et de sérénité dont elle avait besoin. Ils arrivèrent dans une rue plus bruyante, plus festive, et Madison indiqua que cette fois, tout ce foisonnement lui faisait penser à tout ce qu'elle pourrait vivre si elle avait vécu autrement. Philippe la regarda, assez étonné d'entendre ces mots de sa bouche, puis reporta son attention sur la rue. Elle était en effet très vivante. Si aucune voiture ne passait, le va-et-vient des piétons était constant. Devant les bars et les cafés, on se regroupait pour fumer, verre à la main, en riant bruyamment à une blague. Des filles sortaient de restaurant, on parlait beaucoup et beaucoup trop fort, on s'interpellait de fenêtres à trottoirs, de fenêtres à fenêtres...Les halls d'immeuble et les devantures de magasins étaient lieux de rendez-vous. On croquait la vie à pleine dent. Mais Madison, elle, ne prenait aucun plaisir à traverser une rue si pleine de monde. Elle était stressée, quelque peu tendue, et ne parlait plus du tout. Puis soudain, son comportement changea. Elle croisa une femme qu'elle reconnut rapidement, et comme attirée, elle se retourna pour la suivre du regard. Philippe sentit que Madison s'était arrêtée, se retourna et revint à ses côtés. Il tenta de voir où la jeune femme regardait, aperçu la femme qui traversait la rue. La seconde d'après, il avait saisi Madison par la tête et lui avait tourné le visage à l'opposée de la route.

Elle ne comprit d'abord rien. On entendit un silence étrange dans la rue, puis elle sentit la pression de Philippe se défaire, le vent froid la prendre à la gorge. Madison se retourna, vit la silhouette du policier s'éloigner en courant, et une foule de gens se presser vers la route. Au loin, elle distinguait une lumière étonnement chaude. Madison mit quelques minutes à comprendre ce qu'elle avait sous les yeux. Une voiture avait foncé directement sur un lampadaire et brûlait au loin. Il ne semblait pas y avoir de victimes. Au milieu de la route, des gens s'étaient regroupés en un amas très dense, si serré que Madison dut se déplacer pour confirmer sa pensée. Philippe était à genoux au sol, au téléphone. Un corps gisait sur la route, retourné dans tout les sens par la violence d'un choc. On avait percuté cette femme de plein fouet, sans même chercher à ralentir. Madison avait vu la voiture arriver, et elle avait vu la femme traverser. Face à l'évidence de la situation, tous les morceaux s'imbriquèrent en quelques secondes. La femme au sol était celle qu'elle avait croisé quelques minutes plus tôt, et qu'elle avait reconnu. Elle resta figée un instant alors que Philippe jeta un regard sur elle. Le temps d'après, elle avait disparu dans la foule. Philippe s'était précipité pour voir la femme allongée par terre. A en voir l'état du corps, elle était morte sur le coup, propulsée à quelques mètres du passage piéton où elle traversait. Il prit son téléphone et appela la centrale téléphonique de la police de Paris. Il se présenta, décrivit la situation brièvement mais efficacement, et ordonna qu'on fasse venir pompiers et policiers sur les lieux. Il était encore au téléphone lorsqu'il se rendit compte que Madison avait disparu. Il demanda si quelqu'un pouvait rester près du corps en attendant les flics, trouva un jeune homme sûr et serein à qui confier la tâche, et sortit du cercle de spectateur qui entourait le cadavre. Il inspecta de loin la rue, afin de trouver Madison, mais n'y vit rien. Il se mit à courir, réfléchir, jusqu'à trouver une explication qui lui sembla tout à fait plausible : elle était sûrement rentrée chez elle.

Madison courait du plus vite qu'elle le put. Elle savait qu'elle n'aurait jamais du sortir, que tout n'était qu'un enchaînement de mauvaises idées, qu'elle n'aurait jamais du être là. Elle ne chercha pas à prendre le chemin le plus désert. Elle courait dans les rues bondées sans même prêter attention à ce qui se passait autour d'elle, bousculait parfois certaines personnes qui râlaient sur son passage. Quand enfin elle entra dans l'impasse de la Cité Pigalle, elle sentit ses forces la quitter. Elle s'engouffra dans l'immeuble, monta les marches quatre à quatre sous l'œil intrigué de la concierge, et fonça dans son appartement. Philippe n'était en réalité pas très loin derrière, mais il s'était arrêté à de nombreuses reprises pour la chercher des yeux. Il entra à son tour dans l'immeuble, plus posé, un quart d'heure plus tard. Il salua la concierge qui discutait avec une habitante du rez-de-chaussée, et lui demanda s'il avait vue Madison passer. La vieille femme, âgée de la soixantaine ou plus, cheveux longs grisonnant, habillée d'un pull en tricot, d'une jupe arrivant aux genoux, de pantoufles et d'un tablier, le regarda d'abord des pieds à la tête avant de lui dire qu'elle était passé comme une furie une quinzaine de minutes plus tôt. Philippe soupira de soulagement, remercia la dame et monta à son tour à l'étage. Il trouva la porte de l'appartement ouverte, et entra sur ses gardes. Il inspecta la pièce principale, ne vit rien. Il tendit l'oreille, remarqua que de l'eau coulait quelque part. Il repoussa la porte d'entrée, tira celle de la salle de bain et trouva Madison assise sous l'eau de la douche, encore toute habillée. Il la regarda un long moment, jeta un œil sur son portable, et la rejoignit. Elle était probablement encore en train de pleurer, à en croire ses yeux rouges. Elle fixait un point devant elle et ne réagissait à rien. Philippe passa son bras sur les épaules de la jeune femme et la ramena contre lui. Madison se laissa faire. Elle agrippa la chemise du commandant et ferma les yeux. Ils restèrent ainsi un long moment, avec pour seul compagnon le bruissement de l'eau. Madison essayait vainement de remettre de l'ordre dans ses idées, et d'oublier ce foutu accident qui lui pourrissait la tête. Mais elle n'arrivait à rien. Tous se mélangeait dans sa tête et elle ne savait plus quoi penser. Ça aurait pu être elle, à la place de cette femme...Ça devait peut-être être elle, d'ailleurs. Cinq minutes plus tôt, c'était elle qui traversait cette route. Elle aurait du se prendre cette foutue voiture...Mais pourquoi ? Tout semblait si illogique. Si impossible. Elle connaissait pertinemment le fin mot de cette histoire, mais

c'était plongée dans le dénis. Elle ne pouvait tout simplement pas concevoir ce qu'elle avait en tête. Philippe remarqua une agitation soudaine dans le comportement de la jeune femme, et la détacha un peu de lui pour mieux la voir. Elle était extrêmement crispée et semblait chuchoter inlassablement qu'elle aurait du mourir à la place de cette femme, que c'était son destin. Philippe la saisit par les deux épaules et serra son étreinte pour qu'elle le regarde. L'effet fut immédiat. Pendant un instant, Madison le regarda d'un regard noir effrayant, avant de se calmer. Philippe sentit tout les muscles de la jeune femme se détendre soudain, et elle le regarda l'air triste. Il tenta de lui dire qu'elle n'avait en rien à s'en vouloir de la mort de cette jeune femme. Le timing était bien trop calculé pour qu'il en fut autrement. Il insista sur le fait que personne ne devait mourir à la place de qui que ce soit, et qu'elle n'avait pas à culpabiliser. Il pensa même tout haut qu'il n'était sûrement pas prévu qu'elle assiste à l'accident. Il glissa une main sur la joue de Madison pour essuyer une larme, qui fut vite remplacée par des centaines de gouttes, puis ils plongèrent chacun dans le regard de l'autre. Philippe coupa l'eau de la douche et allait se relever lorsque Madison prit son visage entre ses mains et l'embrassa. Il se laissa faire, aussi étonnant que cela lui paraissait. Puis il aida Madi à se remettre debout, et ils se regardèrent dans le miroir de la salle de bain.

– On a l'air bien maintenant !

Ils ressemblaient à deux chiens trempés qui venaient de passer quelques minutes sous une averse si violente qu'il faudrait au moins une nuit entière avant qu'il ne sèche un minimum. Madison sourit, sortit de la douche, attrapa une serviette et en lança une à Philippe. Elle quitta la salle de bain et poussa la porte avant d'aller s'engouffrer dans sa chambre. Philippe regarda la porte, puis se déshabilla et se sécha.

Madison, elle, enleva ses vêtements, passa un coup de serviette rapide et se laissa tomber sur le lit. Elle regarda attentivement le plafond, réfléchissant à toutes sortes de petites choses. Dont le fait qu'elle est embrasser le seul flic qui soit de son côté sur cette affaire. Elle commençait à se dire qu'elle avait fait une grossière erreur. D'un autre côté, sa réaction avait été purement instinctive. Elle ne l'avait même pas vu venir. Et finalement, le flic en question ne s'était pas défendu pour un sous, ne l'avait même pas repoussé. Il lui avait juste rendu son baiser, fin de l'histoire. La situation était plutôt embarrassante, mais le mal était fait. Elle se releva, alla prendre dans l'armoire un long T-shirt et une petite culotte grise, enfila le tout avant de retourner au salon. Philippe avait légèrement ouvert l'un des volets de la pièce et regardait dehors. Il se tenait bien droit, les bras croisés sur son torse nu, une serviette nouée autour de la taille. Il avait les cheveux encore plus en bataille que d'habitude, et semblait étonnement serein, comme s'il avait abandonné l'idée de réfléchir.

– Vous dormirez dans ma chambre, je resterais au salon.

Philippe sursauta légèrement en l'entendant parler. Il n'avait même pas remarqué qu'elle était dans la pièce tant il était perdu dans ses pensées. Il se tourna vers elle, essaya d'insister pour qu'il prenne le salon, et qu'elle garde sa chambre, mais elle n'en fit rien. Elle s'installa à même le sol avec une couette légère, lui lança un « *Bonne nuit* », et lui tourna le dos pour s'endormir. Philippe la regarda, haussa les épaules et alla dans la chambre. Ils se glissa sous la couette, et fixa à son tour le plafond. Il s'était laissé prendre dans diverses pensées qui auraient pris une suite logique après un baiser si il n'avait pas embrasser Madison Parks. Cette fille était tellement étrange dans sa vie de tout les jours qu'il en était forcément de même si elle devait être en couple. Il essaya de comprendre pourquoi elle avait fait ça, mais n'y arriva pas. Il essaya de chasser toutes ces idées de sa tête afin de trouver le sommeil. Il n'était que 23h, choses assez inhabituelle pour lui, mais il fut pris d'un coup de barre suffisamment fort pour qu'il ferme les yeux et sombre dans un sommeil profond.

Il fut réveillé aux alentours de 2h du matin. Sur le coup, il ne comprit pas vraiment pourquoi. Il s'assit dans le lit, et commença à chercher ce qui l'avait tiré ainsi du sommeil. Il resta

sans bouger pendant une quinzaine de minutes avant de comprendre. Madison, sur le sol de son salon, semblait prise dans un puissant cauchemar. Elle gémissait, criait parfois, se débattait sans cesse. Dans de rares moments de calme, elle grelottait de froid sous sa fine couette. Philippe resta un moment à la regarder s'agiter sans trop savoir que faire. Puis il décida de se lever, resserra la serviette autour de sa taille, prit la couette sur le lit et vint s'installer à côté d'elle sur le tapis. Il attendit qu'elle soit un moment tranquille avant une nouvelle phase de mouvements, se coucha à côté d'elle, et la serra dans ses bras. Presque automatiquement, les frissonnements s'arrêtèrent, et elle se calma. Philippe se rendormit, étreignant toujours le corps de la jeune femme, alors sereine.

Une sonnerie retentit, suivit de vibrations bruyantes. Madison se réveilla la première, cherchant ce qui pouvait bien faire autant de boucan. En voyant Philippe si près d'elle, elle recula légèrement tout en cherchant des yeux la source de ce bordel matinal. Elle finit par repérer le téléphone du flic, qui sonnait sur la table basse en verre. Elle se mit à quatre pattes, tendit le bras au dessus de Philippe qui dormait comme un loir et regarda le nom sur l'écran. Alicia Pivaut. Elle soupira, remit une mèche de cheveux sauvageonne derrière son oreille, et essaya de réveiller Philippe. Il lui fallut quelque temps avant d'émerger. En ouvrant les paupières, il vit Madison, à genoux près de lui, qui lui tendait un téléphone bien trop lumineux pour ses yeux. Elle le regardait sévèrement et semblait en avoir marre d'attendre. « *Ta super collègue essaye de t'appeler depuis dix minutes.* » Philippe attrapa le portable, décrocha et le colla sur son oreille.

- Putain Philippe, ça fait dix minutes que j'appelle dans le vide, tu fous quoi ?
- Désolé j'ai loupé le réveil.
- Tu te fiches de moi j'espère ? Il est 10h du matin mon gars !
- Sérieusement ?
- Oui sérieusement. Et le patron tient à te parler, t'as un peu beaucoup foiré ton coup hier.
- Comment ça ?
- T'as oublié que tu avais laissé un cadavre en plan sur la voix public ? T'as fumé quoi sérieux ?

Il laissa échapper un « *Merde* », se leva brutalement, si brusquement que sa serviette resta elle sur le sol. Madison détourna le regard, se racla la gorge, et Philippe attrapa la couette pour s'enrouler dedans. Il s'excusa, alla voir si ses affaires étaient sèches, et revint l'air un peu gêné. Il expliqua que ses affaires n'étaient pas vraiment sèches, ce qui eut le mérite de faire rire Madison. Un joli rire cristallin, si naturel et si pure qu'il surprit Philippe un instant, avant qu'il ne sourit à son tour. Madison se leva, se dirigea vers la chambre, lui tendit une chemise dix fois trop grande pour elle, un caleçon de mec noir, et fila à la salle de bain avec le pantalon de Philippe. Il enfila ce que Madison lui avait apporté, attendit un peu, et elle arriva avec son pantalon. Il était encore un peu humide, mais elle l'avait passé un peu sous le sèche cheveux, ce qui avait au moins le don de le rendre chaud jusqu'à ce qu'il retourne chez lui. Philippe la remercia, enfila sa veste, prit son portable et quitta l'appartement.

Il avança vite dans la rue, histoire de minimiser un peu le retard qu'il avait déjà accumulé. Il rentra chez lui, mis des affaires propres et sèches, et courut jusqu'au commissariat. Tout le monde le regarda de travers, Alicia lui indiqua le bureau du Commissaire, l'air grave, et Philippe s'y rendit. Peter Den Vanderbourg ne le regarda même pas lorsqu'il entra. Il attendit patiemment que Philippe referme la porte avant de lever les yeux sur lui.

- Tu t'es bien mis dans la merde toi....

Chap. 6

Peter semblait énervé. Il était appuyé sur son bureau, les mains croisées sous son menton, regardant dans le vague. En général, son regard perdu signifiait un certain agacement qu'il tentait, en sa fonction de commissaire, de dissimuler. Il fit signe à Philippe afin qu'il s'approche et s'installe devant lui. Une fois qu'il fut assis, Peter le regarda de ses grands yeux verts, et garda le silence un long moment.

– Tu as vraiment merdé Philippe.

Il n'y avait probablement pas de place pour rire, mais Philippe ne put retenir longtemps un sourire. Il n'avait pas pour habitude de se faire sermonné, mais c'était quelque chose qu'il prenait le plus souvent à la légère. Car il savait pertinemment que ses détournements de lois portaient toujours ses fruits. Mais Peter, lui, n'était pas d'humeur à rire. S'il laissait quasiment toujours passé les détours du commandant, celui-ci était une goutte de trop dans le vase. Il fit remarquer à Philippe qu'il n'y avait pas de quoi rire. Laisser un cadavre au beau milieu d'une rue, à la merci d'un attroupement plutôt impressionnant de personnages divers, était loin d'être drôle. En plus de ça, il avait également laissé une voiture accidentée -avec un fort risque d'incendie- sans surveillance et dans les mêmes conditions. La scène de l'accident était à présent impossible à analyser correctement. Il avait eu de la chance qu'aucunes complications n'avaient surgis. Sans quoi il aurait probablement vite déchanté. Peter lui exprima sa profonde déception face à son comportement qu'il qualifia d'irresponsable. Philippe releva la tête vers son patron, puis les yeux au ciel. « *Ne me dis pas que tu n'aurais pas fait pareil.* ». Peter le regarda avec mécontentement. Possible que dans une situation pareille, il réagisse d'une manière à peu près similaire. Mais il était à présent commissaire et se devait de sermonner ses hommes en conséquences. Il remit rapidement les points sur les i et annonça à Philippe qu'il était loin d'être en position de force. Il avait complètement foiré son coup, plusieurs personnes avaient remarqué son manque de professionnalisme et les Affaires Internes était sur le coup et ça n'annonçait rien de bon. En gros, Philippe était dans la merde jusqu'au cou, mais ne s'en rendait pas compte. Peter lui expliqua que le délit de fuite de cette nuit n'était qu'une bonne excuse pour que les Affaires Internes commencent une enquête sérieuse à son sujet, et qu'ils allaient prendre en compte toutes les gaffes qu'il avait pu faire jusqu'à ce jour. Tout ce qui avait été savamment estompé par Peter reviendrait à la charge, déterrés par l'AI, comme on l'appelait ici. Il n'était plus temps de rigolait. Peter annonça à son commandant qu'il reprendrait la direction de toutes les affaires à venir. Dorénavant, Philippe devra agir sous les ordres du commissaire, et obéir à la lettre pour ne pas s'attirer d'ennuis. Ça lui déplaisait grandement, mais il n'avait pas le choix. Peter le congédia, et Philippe retourna à son bureau, l'air pensif. Une fois assis, Max et Victor le regardèrent, l'air un peu curieux. « *Pourquoi t'as fait ça ?* ». La question avait fusé de la bouche de Max, qui n'avait pas pour habitude d'y aller par quatre chemin. Philippe expliqua qu'il tenait un truc, une explication, qu'il était à deux doigts de l'avoir et qu'il avait essayé de profiter d'un instant de faiblesse de la part de Madison Parks pour arriver à comprendre. Mais elle était sûrement plus forte qu'il ne l'avait pensé, et il n'avait rien obtenu de plus de sa part. Chacun se perdit dans une sorte de réflexion vaine avant que Victor ne demande ce qu'ils devaient faire à présent. Quasiment au même moment, Peter était sorti de son bureau et se tenait derrière le jeune homme, qui se retourna en sentant sa présence. Il les regarda tous, énonça qu'ils avaient un nouveau meurtre à élucider, que l'accident ne nous concernait pas et que la police du quartier était sur le coup, afin d'établir s'il y avait meurtre. Personne ne mettrait le nez dans l'histoire jusqu'à nouvel ordre.

Dans un commissariat du 9^{ème} arrondissement, on s'activer sérieusement. On était sur le point de voir arriver Madison Parks, qui avait pris la peine d'accepter de passer. Louis Bigard, commissaire de l'établissement, encore avec son équipe lorsque la jeune femme se montra. Il l'invita à s'installer dans une des salles d'interrogatoire, et referma la porte derrière eux. Luce Delgado, Amélie Roger et Alfred Villiers, vinrent s'installer derrière la vitre sans teint, afin d'écouter ce qu'elle avait à dire.

Louis et Madison se regardèrent un long moment, en silence. Puis le commissaire ouvrit le dossier, commença à en lire quelques lignes, fit la moue.

- Il n'y a pas grand chose vous concernant.
- Et alors ?
- Alors, c'est intrigant. On ne connaît de votre vie que trois années, celles qui vous relient à Paris. Étrange non ?
- Vos bases de données ne sont peut être pas si fiables que ça ?

Elle le regarda avec un air de défi, ancré très profondément dans le regard. Ce qui énerva beaucoup Louis Bigard.

- Vous vous croyez maline, hein. Mais ne riez pas trop, vous pourriez le regretter.
- Vous me faites venir ici juste pour m'insulter ? Je peux repartir aussi vite que je suis venue.
- Non, je vous ai fait venir pour vous poser quelques questions. Vous faisiez quoi dans la rue de Mongador hier soir ?
- Je me promenais.
- Seule ?
- Oui.
- C'est pas ce que nous rapportent les témoins.
- Ils ont peut être besoin de meilleures lunettes ? Y avait du monde partout je vois pas comment on peut prétendre que j'étais accompagnée.
- Qu'avez-vous vu ?
- Je marchais et puis j'ai entendu du bruit. J'ai rien vu du tout.
- Ha oui ? Pourtant une voiture qui roule à fond la caisse dans une rue blindée de monde, ça étonne.
- Rien ne m'étonne.

Mais Louis n'en avait pas fini avec elle. Il insista, haussa le ton, continua encore et encore et Madison finit par craquer. « *On m'a caché la vue !* », hurla-t-elle. Louis eut un petit sourire un coin, satisfait de l'avoir piégée. Il insista encore un peu en lui demandant qui concernait le « on », et elle finit enfin par avouer qu'elle n'était pas seule, que le commandant Philippe Delacours, de la Brigade Criminelle du 36, quai des Orfèvres, était avec elle à ce moment, et lui avait bel et bien caché la scène. Il la remercia, en réponse à quoi Madison le fusilla du regard, se leva et sortit voir ses collègues. Chacun se demanda à tour de rôle si elle mentait ou non, et Luce émit l'idée qu'on appelle le 36 quai des Orfèvres pour faire venir le dit commandant. Ce qu'ils firent. Une heure plus tard, Peter Den Vanderbourg et Philippe Delacours se tenaient à leurs côtés.

Louis les emmena derrière la vitre sans teint de la salle d'interrogatoire où était Madison. Il annonça qu'ils bossaient sur l'accident rue Mongador, et qu'il croyait savoir qu'ils bossaient sur une enquête concernant Madison Parks. Il laissa penser qu'elle pouvait être à l'origine de l'accident, mais Philippe nia presque aussitôt. Louis Bigard le regarda de travers, et Philippe expliqua qu'il était avec elle, et qu'elle n'était à l'origine de rien du tout, ce qui surpris le commissaire du 9^{ème} arrondissement. Mais Philippe acheva la discussion en disant que ça se saurait très bientôt de toute façon, comme une enquête était en cours sur son cas à cause de cet incident, donc s'il ne le croyait

pas, il suffisait de demander à la foule de gens présents cette nuit et aux Affaires Internes ce qu'ils en pensaient. Après quoi il demanda à laisser rentrer Madison Parks, salua l'équipe du commissaire Bigard et partit, sans même attendre Peter. Ce dernier regarda Louis Bigard, qui semblait quelque peu mécontent. Louis détestait les flics de la Crim', en particulier parce qu'ils se sentaient supérieurs à leurs collègues des arrondissements. Philippe Delacours était l'exemple même de ces comportements ingrats envers les autres. Peter s'excusa pour lui, raconta toute l'histoire à son collègue et attendit qu'on libère Madison Parks avant de retourner à la Crim'.

Madison marcha relativement vite sur le trajet du retour. Elle avait été dérangée pour vraiment pas grand chose, s'était fait accusée et presque insultée, et n'avait pas apprécié du tout. Elle ne portait déjà pas les flics dans son cœur, et ça ne risquait pas de s'améliorer. En rentrant chez elle, elle découvrit Philippe, appuyé sur le mur de l'immeuble. Il tirait sur une cigarette à moitié entamée, et s'arrêta en voyant Madison. Elle le regarda et lui demanda ce qu'il faisait là. « *Je voulais juste savoir comment ça allait, depuis hier.* » Il prenait un ton tout mielleux, qui ne lui ressemblait pas. Elle ne lui répondit pas, et continua à avancer jusqu'à chez elle. Philippe la suivit en silence. Lorsqu'ils arrivèrent à l'appartement, Madison laissa entrer Philippe et referma la porte. Après quelques minutes de silence, Madison alla faire du café et posa les deux tasses sur la table. Elle prit place dans un fauteuil et Philippe en fit de même. Personne ne parla pendant un long moment. Madison finit par ouvrir le bal en racontant son interrogatoire, et en racontant comme elle n'appréciait pas le commissaire Louis Bigard. Philippe rit. Il n'aimait pas non plus Louis. Ils se connaissaient depuis leur plus jeune âge. Fut un temps, ils étaient amis. Jusqu'à ce qu'ils entrent à l'école de police. L'amitié avait laissé place à la compétition, et depuis, il n'était resté que de l'amertume entre eux.

Ils parlèrent un long moment de tout et de rien, et finirent par se coucher. Et ils remirent ça tous les soirs. Leur relation n'était pas vraiment celle d'un couple, ni celle d'amis. Ils appréciaient chacun la présence de l'autre et ça n'allait pour l'instant pas plus loin. Il n'y eut rien de plus. Mais au commissariat, on commençait à jaser. Alicia Pivaut, en particulier. Un matin, elle attendit Philippe à l'entrée de son appartement. Il fut surpris de la voir, la salua, et entra chez lui. Alicia le suivit, et resta plantée dans le salon. Elle regarda Philippe attraper des affaires, passer d'une pièce à l'autre, et s'enfermer dans la salle de bain. Il y resta 10 minutes, puis sortit en s'essuyant les cheveux. Il regarda Alicia, toujours immobile au milieu de la pièce.

- Qu'est ce que tu foutais là au juste ?
- Je t'attendais.
- Comment tu savais que j'étais pas chez moi ?

Alicia regarda le sol, gênée. Philippe s'arrêta net, et la fixa.

- Tu m'as espionné ?

Alicia détourna le regard. Elle avait en effet entrepris de le suivre. Elle sentait bien que quelque chose avait changé dans son comportement. L'élément qui la fit tiqué le plus fut sa réaction devant la reprise de contrôle du commissaire. En temps normal, il se serait énervé et battu pour garder les commandes, et Peter les lui aurait laissés. Alicia avait fait exprès de le « dénoncer », afin d'analyser sa réactions. Elle fut vite déçue.

Mais en cet instant se tenait devant lui un Philippe Delacours en rogne. On sentait la colère sortir de tous les pores de sa peau. Alicia recula d'un pas. Elle détestait le voir remonté, et encore moins contre elle. Mais elle l'avait cherché. Philippe n'avait peut être pas une vie très palpitante, mais il détestait qu'on s'y invite, sans qu'il ne l'ait permis. Et à voir sa réaction, elle n'avait sûrement pas faire que l'espionner.

- Putain Alicia, tu te fous de moi ?
- T'es tellement bizarre depuis quelques temps...
- Et ? J'ai le droit de l'être non ?
- T'as même pas réagit quand Peter a repris l'enquête !
- Peter est très bien placé pour reprendre les rênes.

Il se détourna d'Alicia et s'habilla, avant de prendre sa veste pour aller au boulot.

- C'est toi qui lui a dit, hein ?
- Dit quoi ?
- T'as été voir Peter pour qu'il reprenne l'affaire ?
- Il a repris toutes les enquêtes à venir...
- Parce que j'ai les affaires internes sur le dos. Mais le but c'était que je travaille qu'en tant que consultant sur le cas Madison Parks.

Elle baissa les yeux, encore une fois. Philippe la bouscula en passant et sortit dans le couloir. Alicia resta immobile quelques instants avant de le rejoindre. Il ferma la porte et partit sans même attendre. Elle avait gaffé, elle le savait. Mais Alicia n'en était pas moins désolée. Elle avait gaffé, mais la jalousie avait raison d'elle. Depuis toujours elle était tombée sous le charme de Philippe Delacours, mais il n'avait jamais donné suite à ses pensées. Le voir aujourd'hui allait dormir chez une gamine mêlée à une affaire de meurtre, elle avait de quoi être énervée.

En arrivant au bureau, Philippe avait une mauvaise impression. On le regardait en parlant, on murmurait sur son passage, et mes ses collègues ne perdaient pas un instant pour chuchoter dans leur coin. Peter l'attendait à son bureau, l'air serein. Il l'invita à le suivre jusqu'à une salle fermée, et regarda Philippe dans les yeux. « *Tu devrais oublier Madison, au moins un moment.* » Peter n'avait pas prit quatre chemin pour arriver à sortir ce conseil. Un conseil au goût d'ordre, pour Philippe. Il était persuadé qu'Alicia avait encore fourré son grain de sel là où elle n'avait pas à le faire, et voilà qu'aujourd'hui, Philippe ne pouvait plus vivre sa vie en paix. Peter marqua cependant un point non négligeable : l'enquête en cours sur Philippe Delacours allait sûrement amener les Affaires Internes à amalgamer une enquête et une relation tout à fait ordinaire. Ne serait-ce que pour éviter des ennuis à Madison, il se devait de prendre ses distances. Bien qu'ils ne soient pas extrêmement proches non plus. Énervé, il retourna à son bureau en silence. Tout tournait de travers depuis l'accident rue de Mongador. Il n'avait plus son rôle de superviseur au sein de son équipe, n'était plus libre de travailler sur une enquête casse-tête qui lui tenait à cœur - il avait en horreur l'idée de ne pas finir ce qu'il avait commencé – et pour finir, il ne pouvait même plus voir qui il voulait en dehors du boulot. Bref, rien n'allait, et il ne devait ça qu'à une seule personne.

Du côté du commissariat du 9ème, on s'affairait pas mal. La mort de Victoria Moulin n'était encore qu'un accident, rue Mongador, et rien ne prouvait le contraire. Louis Binard et son équipe se rendirent au garage d'expertise de la police, afin d'entendre ce qu'on avait à dire sur la voiture ayant percutée la jeune femme. Elle était dans un assez bon état pour une voiture accidentée. Sa course avait été stoppée par un lampadaire, donc seul le parechoc avait été défoncé par la violence du coup. Du reste, elle avait commencé à brûler mais les pompiers étaient arrivés à temps pour éviter le pire. Du coup, il y avait matière à analyser le véhicule, et les experts s'étaient bien penchés sur la chose. Le chef du garage, le Capitaine Robert Pats, les emmena dans son bureau, au calme. Alfred Milliers fut le premier à s'asseoir, suivit d' Amélie Roger et de Luce Delgado. Louis resta depuis, appuyé contre un mur. Le Capitaine Pats prit place en dernier derrière son bureau. Il regarda tour à tour chacun des membres de l'équipe, qui attendait sur lui pour déterminer si oui ou non, il s'agissait d'un meurtre. Robert croisa les mains sous son menton, l'air pensif. « *Bon, je ne vais pas y aller par quatre chemin.* » Il ne regardait personne, mais son ton de voix était grave. Il raconta l'état global du

véhicule, l'analyse de la carcasse, et tout un tas de choses techniques pendant cinq bonnes minutes, avant de s'arrêter, de les regarder tous un à un, et de s'arrêter sur Louis. Il annonça distinctement qu'il s'agissait d'un meurtre. Luce, étonnée, lui demanda comment il pouvait en être aussi sûr. Le Capitaine annonça qu'ils avaient retrouvé une boîte, relativement lourde, posée sur la pédale d'accélérateur. La boîte avait été légèrement décalée avec le choc, mais elle se trouvait bien à côté de la pédale, et le tapis intérieur de la voiture portait la trace qui avait permis de la bloquer. On avait intentionnellement laissé cette voiture faire son chemin, quelques mètres avant l'impact. Louis soupira, forcé de reconnaître que la Crim' avait raison sur le coup : il s'agissait d'un meurtre, avec certitude. Le Grand Philippe Delacours avait encore tapé juste, et ça le mettait en rogne.

Peter ne faisait pas travailler l'équipe sur l'enquête Madison Parks. Il savait qu'Alicia Pivaut en râler d'avance, que Philippe s'y donnerait corps et âme, et que Victor et Max serait spectateur d'une sorte de dialogue de sourd entre un commandant et son lieutenant. Il bossait donc seul dans son bureau sur le dossier. Il analysait ce que l'équipe avait trouvé jusqu'alors, les scènes de crimes, les cadavres, lorsqu'on l'appela sur son téléphone de bureau. Au bout du fil, Louis Bigard, du 9ème. Il appelait juste pour annoncer que l'accident n'était pas un accident mais bien un meurtre. Il ne fit aucun détour au téléphone, et raccrocha dès qu'il eut fini de tout raconter. Peter resta pensif. Encore un meurtre qui s'ajoutait à l'affaire...Bien que le mode opératoire était considérablement différent – le meurtrier avait envoyé une voiture foncer directement sur une femme quand il avait torturé les autres -, la criminologie, elle, se recoupaient. Une femme, que Madison Parks avait du croiser quelques fois, et qui de sources sûres vivait dans la même résidence qu'elle. Peter était presque tenté de prendre Philippe avec lui, afin d'aller interroger Madison. Il savait qu'elle serait plus apte à la franchise avec lui, mais le pauvre Commandant était aux mains des Affaires Internes. Une équipe de l'AI était arrivée tôt ce matin, et interrogeait Philippe depuis, sans lui laisser une once de répit. La journée touchait quasiment à sa fin et Delacours était toujours enfermé dans sa salle. Peter détestait les Affaires Internes. Si la Crim' était vue comme un groupe de flic pet-sec, l'AI était bien pire encore. C'était la police des polices, autrement dit les rois du monde. Quand ils arrivaient dans un commissariat, il faisait toujours en sorte que règne une atmosphère de crainte malsaine. Ils traitaient les flics encore pire que de la vermine, qu'ils soient véreux ou qu'ils aient juste commis une erreur dans la procédure. Mais il savait que Philippe s'en sortirait bien. Ou que du moins, ça ne le toucherait pas beaucoup.

Peter Den Vanderbourg prit sa veste et sortit de son bureau. Il fit mine de rentrer chez lui, salua tout le monde, et se rendit chez Madison Parks. Dehors, un vent glacial avait vidé les rues de Paris, et les remplissait d'un silence oppressant.

Madison était assise sur son divan, l'air ailleurs. Cela faisait quelques semaines qu'elle n'avait vu Philippe, ou n'avait eut de nouvelles. Elle commençait à se dire qu'elle avait fait un bon pigeon, que sa première idée – autrement dit que Philippe Delacours ne pouvait se rabaisser à une pauvre demoiselle sans vie sociale – était la bonne. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de penser à lui. Elle avait fini par l'apprécier, et même s'attacher. Sa présence lui faisait du bien...Chose plutôt rare. Elle était encore tannée sur son canapé lorsqu'on sonna à la porte. Agréablement surprise, elle se leva pour ouvrir, mais déchantait vite. Il ne s'agissait pas de Philippe, mais d'un homme grand, assez maigre, aux traits tirés et aux cheveux grisonnant. Elle ne le connaissait pas, mais se souvenait de l'avoir aperçu au commissariat du 9ème arrondissement. Elle le fusilla du regard.

- Vous venez encore me faire chier pour cet accident ?
- Oui...et non. Je ne viens pas vraiment pour cela.
- Vous êtes bien flic au 9ème ?
- Non, je dirige la Criminelle, au 36 Quai des Orfèvres. Dont vous connaissez Philippe si je ne me trompe pas.

Madison le regarda avec curiosité. Étrangement, ce type ressemblait à Philippe. Il était un peu froid visuellement mais parler avec calme et sincérité. Il était doux dans sa manière de la regarder, et n'avait visiblement aucunes envies de l'accuser de quoi que ce soit. Il était grand, avait une allure rassurante, et un léger sourire aimable. Elle le laissa entrer.

- Comment vous savez, pour Philippe et moi ?
- Vous savez, c'est moi qui l'ait formé. Je connais tout de lui. Il est un peu comme mon fils.
- Je pensais que c'était lui...
- Je lui est intimé l'ordre de ne plus vous voir pendant un moment.
- Pourquoi ?
- Il est le fruit d'une enquête interne, suite à son comportement après l'accident. C'est pour vous épargner des problèmes.
- J'ai pas besoin qu'on m'épargne quoi que ce soit.
- Je n'en doute pas.

Il restait debout dans l'entrée. Madison, retourna s'installer et regarda à nouveau dans le vide. Au bout d'un moment, elle regarda à nouveau Peter. « *Vous comptez rester debout combien de temps ?* » Le commissaire alla donc s'asseoir, juste en face d'elle.

- Je ne me suis pas présenté. Peter Den Vanderbourg. Je suis à présent en charge de l'enquête vous concernant.
- Depuis quand ?
- L'accident. Toujours...J'ai préféré me mettre sur le coup pour éviter des problèmes au sein de l'équipe. Je suis ici pour vous poser quelques questions.
- Comme c'est étonnant...
- Vous connaissiez Victoria Moulin ?
- Non. Mais je l'avais déjà croisé de nombreuses fois.
- Vous pouvez me raconter votre version de l'accident ? En toute honnêteté. Je ne suis pas les flics du 9ème, et je ne suis pas là pour vous accuser, juste pour comprendre.

Madison baissa les yeux. Elle en avait assez qu'on la fasse revenir sur l'incident, marre de devoir toujours se remémorer cette nuit qu'elle essayait d'oublier. Mais ce type semblait vraiment près à l'aider. Alors, elle fit un effort. Elle raconta que Philippe était venue la voir pour discuter, sûrement aussi pour glaner des infos qu'il n'avait de toute façon pas eut. Lorsqu'il avait compris qu'elle appréciait Notre Dame de Paris, il lui avait proposé une balade. En venant chez Madison, Philippe avait longuement apprécié l'atmosphère de Paris ce soir là, et pensait qu'elle aurait bien plu à la jeune femme. A force de persuasion, il avait réussi à la convaincre. Madison avait prit son appareil et ils étaient sortis. Ils avaient longuement marché ensemble. Dans la rue de Mongador, il avait beaucoup de monde – beaucoup trop même -, et Madison ne se sentait pas à l'aise. Elle avait soudain vu Victoria Moulin passée à côté d'elle, et l'avait reconnu. Si bien qu'elle l'avait instinctivement suivi du regard, s'arrêtant au milieu du chemin. Philippe avait mis quelques secondes avant de voir qu'elle s'était arrêtée, avait semble-t-il suivi son regard, vu la femme, la voiture, et s'était précipité sur Madison pour lui détourner le regard. Elle avait juste entendu des cris, le bruit de la percussion, puis de la fin de course de la voiture. Quelques minutes plus tard, elle était libérée de l'emprise de Philippe, et regardait impuissante le terrible spectacle. Elle s'était approchée, avait clairement vu le cadavre et s'était enfuit pour retourner chez elle. Peter l'écoutait attentivement. L'histoire recoupait celle de Philippe, et il n'avait pas de raisons d'en douter. Il la remercia chaleureusement, lui souhaita une bonne soirée, et retourna chez lui.

Le lendemain matin, on l'appela tôt sur son portable. Apparemment, il y avait eu un nouveau crime. Mais cette fois, les choses allaient s'éclaircir...